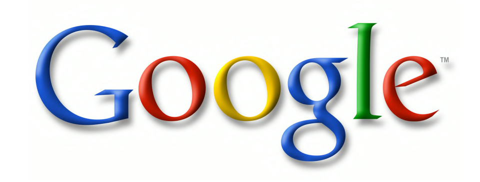
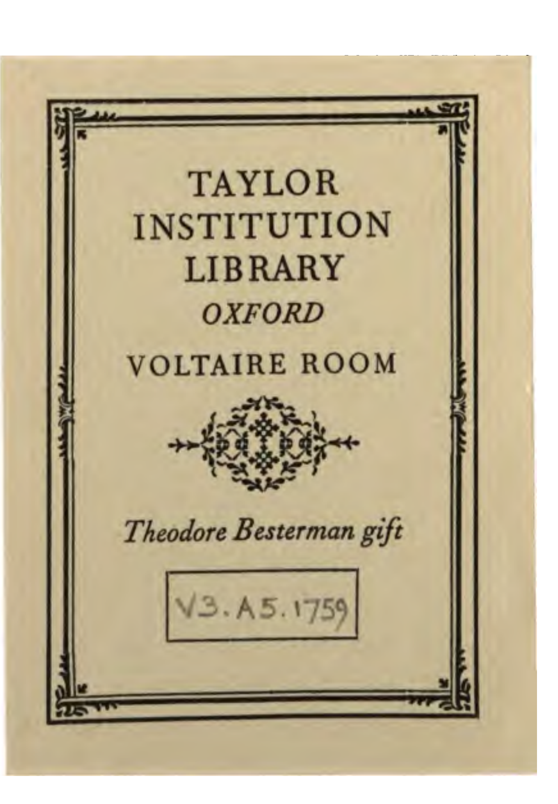
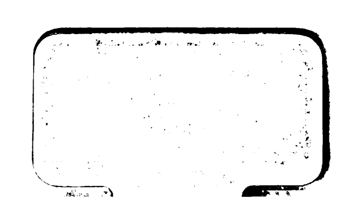




TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V3.A5.1759



ALZIRE,

OU

LES AMERICAINS,

TRAGÉDIE

DE Mr. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

Errer est d'un mortel ; pardonner est divin.

Duren. trad. de Pope.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LIX.



PERSONNAGES.

D. GUSMAN, Gouverneur du Perou.

D. ALVARÉS, Pere de D. Gusman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potosi.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

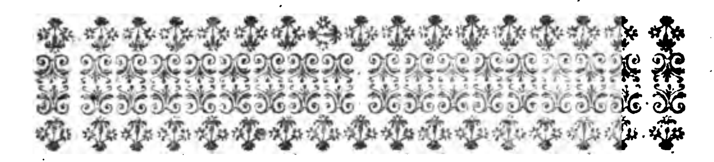
ALZIRE, Fille de Monteze.

ÉMIRE, } *Suivantes d'Alzire.*
CEPHANE, }

OFFICIERS Espagnols.

AMÉRICAINS.

La Scéne est dans la Ville de Los Reyes, *autrement* Lima.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espéce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La Religion d'un Barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guéres plus juste. Etre fidéle à quelques pratiques inutiles, & infidéle aux vrais devoirs de l'homme ; faire certaines prieres & garder ses vices ; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel est Gusman au moment de sa mort, tel est Alvarés dans le cours de sa vie, tel j'ai peint Henri IV. au milieu de ses foiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractére d'un Etre pensant ; on y trouvera (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'opression : & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne veulent pas absolument que la France ait un Poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réfléxions suivantes ; j'espére qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de Libelles de toute espéce, & d'un déchaînement cruel par lequel un homme étoit oprimé. Il faut aparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on, c'est un Citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ses Compatriotes, & dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis, que du Graveur qui a prétendu graver son Portrait : C'est l'Auteur de quelques Piéces qui vous ont fait verser des larmes, de quelques Ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y régne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plûpart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, & qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné.

Cet étranger se sentit quelqu'indignation pour les persécuteurs, & quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses Contemporains & de ses Compatriotes, ce que l'on peut espérer des Etrangers & de la posté-

rité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la Littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule ? & que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons du Public, dont ils devroient être les maîtres ?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis ; les monumens de leur amitié subsistent, & aprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'exellence de leur génie, ne pouvons-nous au moins avoir leurs vertus ? Ces hommes, sur qui l'univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en freres : & nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre ; nous, dont les noms à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit horison, ne frape les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien, parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre *de morbis Artificum : de la maladie des Artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satyriques dont dous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne sçais quelle mauvaise Brochure contre

ſon ami & ſon bienfaiteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : Il faut que je vive.

De quelque ſource que partent ces outrages, il eſt ſûr qu'un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes écrits, ne doit jamais répondre aux critiques ; car ſi elles ſont bonnes, il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger ; ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. » Un voyageur, dit-il, étoit importuné » dans ſon chemin du bruit des Cigales ; il s'arrêta » pour les tuer ; il n'en vint pas à bout, & ne fit » que s'écarter de ſon chemin. Il n'avoit qu'à con» tinuer paiſiblement ſon voyage, les Cigales ſe» roient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours.

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier *ſeipſum deſerere turpiſſimum eſt.* On ſçait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos Ouvrages, calomnient nos perſonnes. Quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſeroit quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

Il y a une de ces calomnies répétées dans vingt Libelles au ſujet de la belle Edition Anglaiſe de la Henriade. Il ne s'agit là que d'un vil intérêt ; ma conduite prouve aſſez combien je ſuis au-deſſus de ces baſſeſſes. Je ne ſouillerai point cet écrit d'un détail ſi aviliſſant : on trouvera chez Bauche, Libraire, une réponſe ſatisfaiſante. Mais il y a d'autres accuſations que l'honneur oblige à repouſſer.

On m'a traité dans ce Libelle d'homme ſans religion ; & une des belles preuves qu'on a porté, c'eſt que dans Oedipe, Jocaſte dit ces vers.

Les Prêtres ne ſont pas ce qu'un vain Peuple penſe :
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche ſont auſſi rai-

ſonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade dans pluſieurs endroits *ſentoit bien ſon Sémipelagien*.

On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'irreligion, parce que c'eſt le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? Comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate juſqu'à Deſcartes, ont eſſuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion. Je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui perſécute, ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatyrique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux.

J'en apelle à l'Auteur de Radamiſte & d'Electre, dont les Ouvrages m'ont inſpiré les premiers le deſir d'entrer quelque tems dans la même carriere ; ſes ſuccès ne m'ont jamais couté d'autres larmes que celles que l'attendriſſement m'arrachoit aux repréſentations de ſes piéces ; il ſçait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de conſidération, qui vient de travailler ſur un ſujet à peu près ſemblable à ma Tragédie, & qui s'eſt exercé à peindre ce contraſte des mœurs de l'Europe & de celles du nouveau monde, matiere ſi favorable à la Poëſie, enrichira peut-être le Théatre de ſa Piéce nouvelle. Il verra ſi je ſerai le dernier à lui aplaudir, & ſi un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage.

J'oſe dire avec confiance que je ſuis plus attaché aux beaux Arts qu'à mes Ecrits. Senſible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractére de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Muſicien, un bon Peintre, un Sculpteur ha-

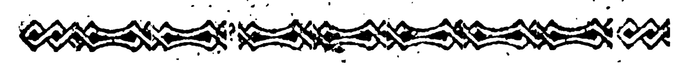
bile, (s'il a de la probité,) comme un homme que je cois chérir, comme un frere que les Arts m'ont donné. Les jeunes-gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentimens: Quiconque a vécu avec moi, sçait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Refuter des critiques est un vain amour propre: confondre la calomnie est un devoir.





ALZIRE, OU LES AMÉRICAINS, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ALVARE'S, D. GUSMAN.

ALVARE'S.

DU Conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me nomme un fils que j'aime
Faites régner le Prince & le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers.
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors & les crimes du monde:
Je vous remets, mon fils, les honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;
Je montrai le premier aux Peuples du Mexique
L'apareil inoui pour ces mortels nouveaux,

De nos Châteaux aîlés qui voloient sur les eaux.
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
Cortez, Herman, Pizare ont dirigé ma course :
Heureux si j'avois pu, pour fruit de mes travaux,
En Chrétiens vertueux changer tous ces Héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la Victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire;
Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes Vainqueurs,
Que le Ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche aux derniers pas de ma longue carriere;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumiere,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables loix
L'Empire du Potose & la Ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphére.
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon pere;
Je dois de vous encore aprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARE'S.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, apesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir: c'est assez si ma voix
Parle encore au Conseil & régle vos exploits.
Croyez-moi; les humains, que j'ai trop sçu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-tems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace; elle me sera chere;
Je l'attens comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une Ville naissante, encor mal assurée,
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que méprisant nos loix, & prompt à les enfraindre,
Il n'ose contempler des Maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'aprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.

L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sçais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur ;
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'oprime, & sert avec contrainte.
Les Dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux.

ALVARÉS.

Ah, mon fils ! que je hais ces rigueurs tiranniques !
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous Chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des Chrétiens nouveaux, au nom d'un Dieu de paix ?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les rivages ?
Des bords de l'Orient n'étois-je donc venu
Dans un Monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropique
Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique ?
Ah ! Dieu nous envoyoit, par un plus heureux choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses loix ;
Et nous, de ces Climats destructeurs implacables,
Nous, & d'or & de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce Peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur ;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur.
Fléaux du nouveau Monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les *Barbares*.
L'Américain farouche, en sa simplicité,
Nous égale en courage, & nous passe en bonté.
Hélas ! si comme vous il étoit sanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
Avez-vous oublié que prés de ce séjour
Je me vis entouré par ce Peuple en furie,
Rendu crûel enfin par notre barbarie ?
Deux des miens à mes yeux terminerent leur sort.

J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Suivi de tous les siens, embrassant mes genoux:
» Alvarés, me dit-il, Alvarés, est-ce vous?
» Vivez; votre vertu nous est trop nécessaire:
» Vivez; aux malheureux servez long-tems de pere.
» Qu'un peuple de Tirans qui veut nous enchaîner,
» Par cet exemple un jour aprenne à pardonner.
» Allez; la grandeur d'ame est du moins le partage
» Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
Eh bien, vous gémissez? Je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit:
L'humanité vous parle ainsi que votre pere.
Ah! si la cruauté vous étoit toujours chere,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses Concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes
De vos sévéres mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez? Je brise leurs liens:
J'y consens. Mais songez qu'il faut qu'ils soient Chrétiens;
Ainsi le veut la Loi. Quitter l'Idolatrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la Religion gagnons-les à ce prix.
Commandons aux cœurs même & forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des Autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma Loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul Roi.

ALVARE'S.

Ecoutez-moi, mon fils. Plus que vous je desire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire;
Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis:
Mais les cœurs oprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avez voulu;
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu.

Oui ; vous amoliriez le cœur le plus farouche ;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractére ;
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul vous pouvez tout sur le pere d'Alzire ;
En un mot, parlez-lui pour la derniere fois.
Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix :
Daignez... Mais c'en est trop. Je rougis que mon pere,
Pour l'intérêt d'un fils, s'abaisse à la priere.

ALVARE'S.

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir ;
Monteze a vû sa fille, il l'aura sçu fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonniere,
Le Ciel a par mes soins consolé la misére.
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ses faux Dieux ;
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau Monde Alzire est le modéle ;
Les Peuples incertains fixent les yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jetter ses racines profondes ;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux Mondes.
Ces féroces humains qui détestent nos loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont, d'un esprit moins fier & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici : Mon fils, allez m'attendre
Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE II.

ALVARE'S, MONTEZE.

ALVARE'S.

Eh bien, votre sagesse & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Pere des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son Vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma Patrie,
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix.
Tes mœurs nous ont apris à révérer tes loix.
C'est par toi que le Ciel à nous s'est fait connaître.
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer Castillan ce Monde est abattu ;
Il céde à la puissance, & nous à la vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu, comme eux, leur Dieu même haïssable.
Je détestai ce Dieu qu'annonça leur fureur ;
Je l'aimai dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur :
Voilà ce qui te donne & Monteze & ma fille.
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
Sers-lui long-tems de pere, ainsi qu'à nos Etats :
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras.
Le Perou, le Potose, Alzire est sa conquête.
Va dans ton Temple auguste en ordonner la fête :
Va. Je crois voir des Cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphére, & se joindre aux mortels.
Je répons de ma fille, elle va reconnaître
Dans le fier Don Gusman son Epoux & son Maître.

ALVARE'S.

Ah ! puis qu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je descens trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées ;
Dieu des Chrétiens, préside à ces vœux solemnels,

Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels.
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais presser cet heureux himenée:
Adieu, je te devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *seul.*

Dieu, Destructeur des Dieux que j'avois trop servis;
Protége de mes ans la fin dure & funeste.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste:
Daigne veiller sur elle & conduire son cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

Ma fille, il en est tems, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde.
Protége les vaincus, commmande à nos vainqueurs;
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs.
Remonte au rang des Rois du sein de la misére:
Tu dois à ton état plier ton caractére.
Prens un cœur tout nouveau, viens, obéis, suis-moi;
Et renais Espagnole en renonçant à toi.
Séche tes pleurs, Alzire; ils outragent ton pere.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chere;
Voyez mon désespoir, & lisez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel tems, justes Dieux, pour engager ma foi!

Voici ce jour horrible où tout périt pour moi ;
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfans du Soleil le redoutable Empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

MONTEZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas ! le vengeur de l'Etat ;
Zamore, mon espoir, périt dans le combat,
Zamore mon amant, choisi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné, comme toi, des larmes à sa cendre.
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi.
Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi ;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiere à la loi des Chrétiens ;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,
Il t'apelle aux Autels, il régle ta conduite ;
Entens sa voix.

ALZIRE.

Mon pere, où m'avez-vous réduite ?
Je sçais ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir ;
M'immoler quand il parle est mon premier devoir ;
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vû que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous, abandonna ses Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous, qui m'assuriez dans mes troubles cruels ;
Que la paix habitoit au pied de ses Autels,
Que sa loi, sa morale & consolante & pure,
De mes sens désolés guériroit la blessure,
Vous trompiez ma foiblesse ! Un trait toujours vainqueur,
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante.
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même.
Unissez votre fille au fier Tyran qui m'aime ;

Mon Pays le demande, il le faut, j'obéis:
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance;
Vous qui me commandez d'aller en sa présence
Promettre à cet Epoux qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah! que dis-tu, ma fille? épargne ma vieillesse.
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux, que ta main peut changer;
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rens point de mes ans la fin trop douloureuse.
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?
Jouis de mes travaux; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai sçu t'amener.
Ta carriere nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce monde en gémissant te presse d'y courir;
Il n'a d'apui que toi, voudras-tu le trahir?
Aprens à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il aprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai sujet de me plaindre
Que l'on opose encore à mes empressemens
L'offensante lenteur de ces retardemens.
J'ai suspendu ma loi prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils sont en liberté; mais j'aurois à rougir
Si ce foible service eût pu vous attendrir.
J'attendois encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulois vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensois pas, dans mes vœux satisfaits,

Que ma félicité vous coutât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colére céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond;
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractére; & jamais mon visage
n'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser, pourroit trahir sa foi;
C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, & je sçais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous est cher encore.
Ce Cacique obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté; mort, doit-il être à craindre!
Cessez de m'offenser, & cessez de le plaindre.
Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Ayez moins de colére & moins de jalousie;
Un Rival au tombeau doit causer peu d'envie.
Je l'aimois, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
De ce monde oprimé Zamore étoit l'espoir;
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes;
Il m'aima: Son trépas me coute encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma costance, & connoissez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidéle.

SCENE VI.

GUSMAN *seul.*

SOn orgueil, je l'avoue, & sa sincérité
Etonne mon courage & plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altiere
Coute plus à dompter que l'Amérique entiere,
La grossiere Nature, en formant ses apas,
Lui laisse un cœur sauvage & fait pour ces climats.

Le devoir fléchira son courage rebelle.
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle :
Que l'hymen en triomphe, & qu'on ne dise plus
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître essuya des refus.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

AMis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune,
Illustres Compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissans, Dieux vains de nos vastes Contrées;
A des Dieux ennemis vous les avez livrées;
Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays & mon Trône, & vos Temples & vous.
Vous n'avez plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire,
Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les sables mouvans, dans le fond des forêts
De la Zone brûlante ; & du milieu du monde
L'Astre du jour a vû ma course vagabonde,
Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos climats,
Il raméne l'année, & revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre alliance,

A mes vaſtes deſirs ont rendu l'eſpérance ;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertu de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides :
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans
Pour obſerver ces murs bâtis par nos Tirans.
J'arrive, on nous ſaiſit ; une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous ? Ne pourra-t'on m'inſtruire
Qui commande en ces lieux ? quel eſt le ſort d'Alzire ?
Si Monteze eſt eſclave & voit encor le jour ?
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible Cour ?
Chers & triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'aprendre un deſtin que j'ignore ?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens comme toi mis aux fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce Peuple farouche,
Nous n'avons rien apris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins, ſi nos Tirans ont réſolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honnneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.
Mais mourir dans l'oprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enyvrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ſes Tirans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARE'S, ZAMORE, *Suite*.

ALVARE'S.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel Vieillard ou quel Dieu vient ici m'étonner ?
Tu parois Espagnol, & tu sçais pardonner ?
Es-tu Roi ? Cette Ville est-elle en ta puissance ?

ALVARE'S.

Non ; mais j'y puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, Vieillard trop généreux ?

ALVARE'S.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Et qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

ALVARE'S.

Dieu, ma Religion & la reconnoissance.

ZAMORE.

Dieu, ta Religion ? Quoi ! ces Tirans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma Patrie,
Dont l'infame avarice est la suprême loi,
Mon pere ! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVARE'S.

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent.
Nés sous la loi des Saints, dans le crime ils s'engagent ;
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir.
Tu connois leurs forfaits ; mais connois mon devoir.
Le soleil par deux fois a d'un Tropique à l'autre
Eclairé dans sa marche & ce monde & le notre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miseres,
Tous vos concitoyens sont devenus mes freres ;

Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarés lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnoître le bras
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARE'S.

Que me dit-il? Aproche. O Ciel! ô Providence!
C'est lui; voilà l'objet de ma reconnoissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affoiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-tems?

En l'embrassant.

Mon bienfaiteur! mon fils! parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y sers de pere.
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon pere! ah, si jamais ta Nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine auroit volé.
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre & tout ce que je veux;
C'est de sçavoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misére;
Si le pere d'Alzire... Hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARE'S.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui ne toucherent jamais!
Aprens que ton ami, plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVARE'S.

Oui, crois-moi; puisse-t'il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Monteze, dis-tu?...

ALVARE'S.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joye,
Ce bonheur inoui que le Ciel nous envoye.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

DEs Cieux enfin sur moi la bonté se déclare ;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarés est un Dieu, qui parmi ces pervers
Descend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils : ce fils sera mon frere.
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux pere.
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !
Monteze, aprés trois ans tu vas m'être rendu !
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux ? Hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la premiere vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance....
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

CHer Monteze, est-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore échapé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre.
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.

Alzire est-elle ici ? parle, quel est son sort ?
Achéve de me rendre ou la vie, ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! Sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte ;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis : Puisse le Ciel te rendre un sort tranquile !
Puissent tous nos malheurs finir dans cet azile !
Zamore ! ah, quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La soif de te venger, toi, ta fille & mes Dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondemens
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans.
Gusman étoit son nom. Le destin qui m'oprime
Ne m'aprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre étoit l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil esclavage on traîna ta famille ;
On démolit ce temple & ces autels chéris
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils ;
On me traîna vers lui. Dirai-je à quel suplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, & que je foule aux pieds ?
Je fus laissé mourant au milieu de tortures.
Le tems ne peut jamais affoiblir les injures.
Je viens, après trois ans, d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis :
Ils sont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains. Mais, hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces Soldats presque nuds & mal disciplinés,

Contre

Contre ces fiers géans, ces tirans de la terre;
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers, pour eux obéissans?
L'Univers a cédé... cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore?
Ah, Monteze! crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos Tirans sont armés & couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvoient à leur abord épouvanter la terre:
Je les vois d'un œil fixe, & leur ose insulter:
Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, & céde à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains: les Cieux pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos Peuples abattus,
Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le Ciel est contre toi: calme un frivole zéle.
Les tems sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les tems sont-ils changés si ton cœur ne l'est pas?
Si ta fille est fidéle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTEZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos Tirans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont apris le crime?

MONTEZE.

Je ne suis point coupable; & tous ces conquérans,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des Tirans:
Il en est que le Ciel guida dans cet Empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont aporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels & des arts inconnus,

La science de l'homme, un grand exemple à suivre;
Enfin l'art d'être heureux, de penser & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche ose avancer !
Alzire est leur esclave, & tu peux les louer ?

MONTEZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah, Monteze ! ah, mon pere !
Pardonne à mon malheur, pardonne à ma colere:
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels.
Oui, tu me l'as promise aux pieds des Immortels.
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTEZE.

N'atteste point ces Dieux, enfans de l'imposture;
Ces fantômes affreux, que je ne connois plus;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi ! ta Religion ? Quoi ! la Loi de nos peres ?

MONTEZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chiméres.
Puisse le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son Etre à ton cœur éclairé !
Puisses-tu mieux connoître, ô malheureux Zamore !
Les vertus de l'Europe & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus, cruel ! Les Tirans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux.
Tu les a donc trahis pour trahir ta promesse ?
Alzire a-t'elle encore imité ta foiblesse ?
Garde-toi....

MONTEZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien.
Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prens pitié des tourmens que ton crime me coute;
Prens pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zéle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprens un cœur humain, que ta vertu bannie....

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, *Suite*.

UN GARDE *à Montezè*.

SEigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah, cruel! je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Monteze....

MONTEZE.

Adieu, crois-moi, fui de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colere céleste,
Je te suivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes soins paternels.

Aux Gardes.

Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Ces Payens, élevés dans des Loix étrangeres,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les mystéres.
Il ne m'apartient pas de vous donner des Loix;
Mais Gusman vous l'ordonne & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

QU'ai-je entendu? Gusman! O trahison! ô rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il serviroit Gusman? L'ai-je bien entendu?
Dans l'Univers entier n'est-il plus de vertu!
Alzire, Alzire aussi sera-t'elle coupable?
Aura-t'elle succé ce poison détestable
Aporté parmi nous par ces persécuteurs

Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? Que résoudre & que faire ?

UN AMERICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce Vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paroître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtiens qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise :
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarés & son fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangere structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature.
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
Ces tonnerres d'airain grondant sur les remparts,
Ces piéges de la guerre où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azile odieux ;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie
Ce siége de l'orgueil & de la tirannie.
Mais crois-moi ; dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage :
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, & revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes ;
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré lancé des mains des Dieux.
Connoissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux ! que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins & sentir mes fureurs !
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !
Que son sang satisfasse au sang de ma Patrie.
Triste Divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains ; qu'il meure, & c'est assez.
Qu'il meure.... Mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous sommes esclaves :
De notre sort affreux le joug s'apésantit ;
Alvarez disparoît, Monteze nous trahit ;
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre ;

Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce séjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour ;
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare :
Quelle fête ou quel crime est-ce donc qu'il prépare ?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir ;
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *seule.*

MAnes de mon Amant, j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait, & Gusman régne à jamais sur moi.
L'Océan qui s'éléve entre nos Hemispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrieres.
Je suis à lui ! L'autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos sermens sont écrits dans les Cieux !
O toi qui me poursuis, Ombre chére & sanglante,
A mes sens désolés Ombre à jamais présente,
Cher Amant ! si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe & passer chez les Morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidéle & tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes sujets dont je me sens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'Univers, hélas ! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée ;

Souffre un joug imposé par la néceſſité ;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſez couté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien, veut-on toujours ravir à ma préſence
Les Habitans des lieux ſi chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Guſman redoutez la furie ;
Craignez pour ces Captifs, tremblez pour la Patrie.
On nous menace ; on dit qu'à notre Nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploye aujourd'hui l'étendart de la guerre ;
On allume ces feux enfermés ſous la terre,
On aſſembloit déja le ſanglant Tribunal ;
Monteze eſt apellé dans ce Conſeil fatal :
C'eſt tout ce que j'ai ſçu.

ALZIRE.

Ciel ! qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frapée !
Quoi ! preſque entre mes bras, & du pied de l'autel,
Guſman contre les miens léve ſon bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le ſerment du malheur de ma vie !
Serment, qui pour jamais m'avez aſſujettie !
Himen, cruel himen ! ſous quel aſtre odieux
Mon pere a-t'il formé tes redoutables nœuds !

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MAdame, un des Captifs qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand himenée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui, sur ses amis mon ame est attendrie.
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

CEPHANE.

Il a quelque secret qu'il veut vous révéler.
C'est ce même Guerrier, dont la main tutelaire,
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le pere.

EMIRE.

Il vous cherchoit, Madame ; & Monteze en ces lieux ;
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame envelopée,
Sembloit d'un grand dessein profondément frapée.

CEPHANE.

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs ;
Et l'on connoît assez par ses plaintes secretes,
Qu'il ignore & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chere Emire, & quel indigne rang !
Ce Héros malheureux peut-être est de mon sang.
De ma famille au moins il a vû la puissance ;
Sans doute de Zamore il avoit connoissance.
Qui sçait si de sa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,
Il va percer mon cœur & rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce Palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai pas encore eu de moment sans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Est-elle enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étoient ses traits, sa démarce, sa voix.

Elle tombe entre les mains de sa Confidente,

Zamore .... Je succombe, à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnois ton Amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!

Est-ce une illusion?

ZAMORE.

Non, je revis pour toi.
Je réclame à tes pieds tes fermens & ta foi.
O moitié de moi-même! Idole de mon ame!
Toi, qu'un amour si tendre assuroit à ma flâme;
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours, ô doux momens, d'horreur empoisonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joye!
Ah, Zamore! en quel tems faut-il que je te voie!
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois?

ALZIRE.

Je t'ai revû trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands t'arrachant à mes bras,
M'enleverent mes Dieux, mon trône & tes apas.
Sçais-tu que ce Gusman, ce déstructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage?
Sçais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chere Alzire, aux Bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis, tu ressens le courroux qui m'enflâme:
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un Dieu, sans doute, un Dieu qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole & perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux.
Je venois t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes: vengeons-nous: livre-moi ma victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime,
Frape.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi ta foi!

ALZIRE.

Frape, je suis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah, Monteze! ah, cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t'il osé t'aprendre une action si noire?
Sçais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non; mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien, vois donc l'abîme où le sort nous engage;
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman....

ZAMORE.

Grand Dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon pere, Alvarés ont trompé ma jeunesse.
Ils ont à cet himen entraîné ma foiblesse.
Ta criminelle amante aux autels des Chrétiens
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon amant, ma Patrie:
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie:
Voilà mon cœur; il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux?

ALZIRE.

Je pourrois t'alléguer, pour affoiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats;
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des Chrétens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours; que mon cœur éperdu
A détesté tes Dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi lorsque l'amour m'accuse.

Tu vis, il me suffit : Je t'ai manqué de foi :
Tranche des jours affreux qui ne sont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarés, peut-être un Dieu vengeur ;
Nos Chrétiens, ma foiblesse, au Temple m'ont conduite,
Sure de ton trépas, à cet himen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorois ta mémoire au pied de nos autels.
Nos Peuples, nos Tirans, tous ont sçu que je t'aime ;
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même ;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la derniere fois.

ZAMORE.

Pour la derniere fois Zamore t'auroit vûe ?
Tu me serois ravie aussi-tôt que rendue ?
Ah ! si l'amour encor te parloit aujourd'hui....

ALZIRE.

O Ciel ! c'est Gusman même, & son pere avec lui.

SCENE V.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, *Suite.*

ALVARE'S *à son fils.*

TU vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
à Zamore.
O toi, jeune Héros ! toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joye en cet auguste jour ;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entens-je ? Lui, Gusman ? lui, ton fils ? ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARE'S.

Dans quel étonnement....

ZAMORE.

Quoi ! le Ciel a permis
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils ?

GUSMAN *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sçais-tu bien qui je suis ?

ZAMORE.

Horreur de ma Patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connois-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi ?

ALVARE'S.

Zamore ?

ZAMORE *à Gusman.*

Ouî, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui, que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, Tiran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire :
Achéve, & de ce fer, *Trésor* de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, & préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton pere,
Dans ton sang odieux pourroit venger la terre ;
Et j'aurois les mortels & les Dieux pour amis,
En révérant le pere & punissant le fils.

ALVARE'S *à Gusman.*

De ce discours, ô Ciel ! que je me sens confondre !
Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre ?

GUSMAN.

Répondre à ce rébelle, & daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je dois le punir ?
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.
à Alzire.
Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez ;
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire ;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux ;
Vous, que j'aimois assez pour en être jaloux.

ALZIRE *à Gusman.*

à Alvarés.
Cruel ! & vous, Seigneur, mon protecteur, son pere ;
à Zamore.
Toi, jadis mon espoir en un tems plus prospere ;

Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.
En montrant Zamore.
Voici l'amant, l'époux que me choisit mon pere,
Avant que je connusse un nouvel Hémisphere,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes ancêtres,
Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours.
C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteste;
Ses Autels sont témoins de mon himen funeste.
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connois mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher; je t'aime, je le doi;
Mais après mes sermens, je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidéle,
qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'himen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie opose à votre offense:
Mais vous le demandez, & je vais vous punir.
Votre suplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, Soldats!

ALZIRE.

Cruel!

ALVARE'S.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misere.
Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois.

Ah, mes fils ! de ce nom ressentez la tendresse,
D'un pere infortuné regardez la vieillesse ;
Et du moins....

SCENE VI.

ALVARE'S, GUSMAN, ALZIRE,
DOM ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE.

Paroissez, Seigneur, & commandez.
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés :
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux de barbares concerts..
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ;
De leurs cris redoublés les échos retentissent ;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoissent pas ;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble aprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons : à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire ;
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir ?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, Tiran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense ?
Aux Espagnols qui l'entourent.
Et-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer ?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVARE'S.

Dans ton courroux févére ;
Songe au moins, mon cher fils, qu'il t'a fauvé ton pere.

GUSMAN.

Seigneur, je fonge à vaincre, & je l'apris de vous ;
J'y vole : adieu.

SCENE VII.

ALVARE'S, ALZIRE.

ALZIRE *fe jettant à genoux.*

SEigneur, j'embraffe vos genoux.
C'eft à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le fort abaiffa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez fur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par fa femme outragé :
Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie ;
Un cœur peut-il deux fois fe donner en fa vie ?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour ;
Zamore eft vertueux, vous lui devez le jour.
Pardonnez.... je fuccombe à ma douleur mortelle.

ALVARE'S.

Je conferve pour toi ma bonté paternelle ;
Je plains Zamore & toi, je ferai ton apui :
Mais fonge au nœud facré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au fein de ma famille.
Non, tu n'es plus à toi : fois mon fang, fois ma fille.
Gufman fut inhumain, je le fçais, j'en frémis ;
Mais il eft ton époux, il t'aime, il eft mon fils ;
Son ame à la pitié fe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas ! que n'êtes-vous le pere de Zamore !

Fin du troifiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARE'S, GUSMAN.

ALVARE'S.

MÉritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire.
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misere & veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un pere vous implore;
Soyez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos infléxibles mœurs?
Et n'aprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi la vie;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
Ménagez le courroux de mon cœur oprimé:
Comment lui pardonner? Le barbare est aimé.

ALVARE'S.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre, lui, mon pere?
Ah! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chere.

ALVARE'S.

Quoi! vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon ame est saisie,

Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur ;
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur ?
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée ?

ALVARE'S.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée.
Alzire a des vertus; & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il céde à la souplesse ;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi ! que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouser une esclave
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux posséde encor le cœur,
Et que j'aime en un mot, pour comble de malheur.

ALVARE'S.

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais sçachez le régler ; tout excès méne au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourroit un fils refuser à son pere ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colere ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARE'S.

Je ne veux que du tems. *(Il sort.)*

GUSMAN *seul.*

Quoi ! n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés....
Que vois-je ? Alzire ! ô Ciel !...

SCENE

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Est moi, c'est ton épouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse ;
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit foiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse ;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner ; ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que Don Gusman, tout fier, tout rigoureux ;
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un Guerrier jaloux de sa puissance
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense.
Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne ;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amonr.)
Pardonne ... je m'égare .... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs.
Je n'ai point leurs attraitts, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir, redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien, si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connoissez-les, Madame.
Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sçachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée ;
De vous respecter plus, & de n'oser jamais

Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la premiere, & d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sçachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux ;
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible ;
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

VOus voyez qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux : Zamore va périr :
J'assassinois Zamore en demandant sa vie.
Ah ! je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie ?
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t'il loin de moi ?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vûe.
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, graces aux Cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : Tu balances encore ?

EMIRE.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?
Alvarés auroit-il assez peu de crédit ?
Et le Conseil enfin ....

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces Tirans la fierté tirannique.
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique ;
Qu'ils en sont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux ;
Tout Souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman ! Peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point ? qu'il tarde à m'obéir ?

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage, & de sang enivrés,
Les Tirans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte;
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja; Cephane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit;
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte seroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu.
C'est l'amour de la gloire & non de la justice,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur; & c'est lui qui m'ordonne
De sauver un Héros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ALZIRE.

TOut est perdu pour toi, tes Tyrans sont vainqueurs;
Ton suplice est tout prêt, si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems, prens ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide,
Tu vois mon désespoir & mon saisissement:
C'est à toi d'épargner la mort de mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'apelle, & la nuit te seconde;
Prens pitié de ton sort, & laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un Barbare, Epouse d'un Chrétien,
Toi qui m'a tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!

Eh bien j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur ;
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah ! Qu'étoit-il sans toi ? Qu'ai-je aimé que toi-même ?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume :
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi :
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie,
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon Amant ensemble & ma gloire à sauver ;
Tous deux me sont sacrés, je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire ! Quelle est donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vûe ?
Quoi ! ces affreux sermens qu'on vient de te dicter,
Quoi ! ce Temple Chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce Destructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des Maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis, il suffit, que t'importe à quel Dieu !

ZAMORE.

Ta promesse est ton crime, elle est ma perte ; adieu.
Périssent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre.

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore.

ZAMORE.

Gusman est ton époux.

ALZIRE.

Plains-moi sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime ;

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais, & c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule, ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?

Zamore....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

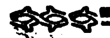
Mon courage,
De cette liberté va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſçaurois douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?
Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe.
Soldat, guidez mes pas.



SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Je ſuccombe, il me laiſſe :
Il part ; que va-t'il faire ? O moment plein d'effroi ! ·
Guſman ! Quoi ! c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi ?
Emire, ſuis ſes pas, vole, & reviens m'inſtruire
S'il eſt en ſûreté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce Soldat nous ſert ou nous trahit.

Emire ſort.

Un noir preſſentiment m'afflige & me ſaiſit ;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des Chrétiens ! Dieu vainqueur & terrible !
Je connois peu tes loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux :
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déſerts ;
Ne ſerois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?
Les ſeuls Européens ſont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu Tyran d'un monde, & de l'autre le Pere ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces foibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frapée !

J'entends nommer Zamore. O ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient : Ah ! Zamore est perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHer Emire, est-ce toi ? Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vû ?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah ! n'espérez plus rien, sa perte est infaillible.
Des armes du Soldat qui conduisoit ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant le Soldat prend la fuite ;
Votre Amant, au Palais, court & se précipite ;
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du silence ;
Au Palais de Gusman je le voi qui s'avance :
Je l'apellois envain de la voix & des yeux,
Il m'échape, & soudain j'entends des cris affreux ;
J'entens dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes.
Rentrez.

ALZIRE.

Ah ! cher Emire, allons le secourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame ? O Ciel !

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, GARDES.

DON ALONZE.

A Mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre ?

Qu'eſt devenu Zamore ?

DOM ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !
Cruel ! quoi ! ce n'eſt point la mort que l'on m'aporte ?
Quoi ! Zamore n'eſt plus, & je n'ai que des fers ?
Tu gémis ? & tes yeux de larmes ſont couverts.
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens, ſi la mort m'attend, viens, j'obéis ſans peine.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

Préparez-vous pour moi vos ſuplices cruels ?
Tyrans, qui vous nommez les Juges des mortels ;
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude,
De mes deſtins affreux floter l'incertitude ?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâliſſent.
Tout s'émut à ce nom, ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH, mon pere !

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits ?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;
Alvarés avec moi daignoit parler encore ;
Un Soldat à l'instant se présente à nos yeux,
C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguisément la vûe étoit trompée,
A peine entre ses mains j'aperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le fraper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton Epoux rejaillit sur ton pere :
Zamore au même instant dépouillant sa colére,
Tombe aux pieds d'Alvarés, & tranquille, & soumis ;
Lui présentant ce fer, teint du sang de son fils.
J'ai fair ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure :
Fais ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le Pere tout sanglant se jette entre mes bras ;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie ;
On vole à ton époux, on rapelle sa vie ;
On arrête son sang, on presse les secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton suplice ;
Du meurtre de son Maître il te croit la complice.....

ALZIRE.

Vous pourriez ?

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas ;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime,
Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois ; cependant
Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie

Dans

Dans l'horreur du ſuplice, & dans l'ignominie ;
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes Tyrans ! les prier ! vous, mon pere ?
Oſez vivre & m'aimer, c'eſt ma ſeule priere.
Je plains Guſman, ſon ſort a trop de cruauté,
Et je le plains ſurtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger ſon outrage ;
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défends pas ;
Il mourra.... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel ! inſpire-moi, j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! anéantis ma fatale exiſtence.
Quoi ! ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours ?
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des Dieux, dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon ſeul azile.
Eh ! quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Ce peuple de vainqueurs armé de ſon tonnerre,
A-t'il le droit affreux de dépeupler la terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang ;
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'univers il permet à ſa rage.
Zamore va mourir dans des tourmens affreux ;
Barbares.

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'Est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor ; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assûré,
Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans.
Il va goûter encor le plaisir des Tyrans.
Alvarés doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce Conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez ; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon Himenée ;
Songe que ce moment où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est dûe.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
Est l'Autel où mon cœur te rend ses premiers feux :
C'est là que j'expirai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pû te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarés prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah ! le voici ; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage ;
Et que d'infortunés le sort assemble ici !

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARE'S, GARDES.

ZAMORE.

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainsi.
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre :
Parle, sans te troubler, comme je vais t'entendre,
Et fais livrer sans crainte aux suplices tout prêts
L'assassin de ton fils, & l'ami d'Alvarés.
Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuste vengeance entre-t'elle en ton cœur ?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste ?
Dans le sang innocent ta main va se baigner.

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner :
Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que loin de le trahir, je l'aurois sçû défendre.
J'ai respecté ton fils, & ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi même en le haissant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée ;
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste & ne demande rien.
Zamore va mourir il faut bien que je meure,
C'est tout ce que j'attends, & c'est toi que je pleure.

ALVARE'S.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'horreur !
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore !... oui, je te dois des jours que je déteste.
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste....
Je suis pere, mais homme. Et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encor entendue.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs
J'apelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs ;

Va, ton Pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
Et mon Libérateur, & ma Fille, & mon Fils.
Le Conſeil vous condamne, il a dans ſa colére
Du fer de la vengeance armé la main d'un Pere.
Je n'ai point refuſé ce miniſtére affreux....
Et je viens le remplir pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire ?
Ah ! parle ; que faut-il ?

ALVARE'S.

Croire un Dieu qui m'inſpire ;
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien :
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette Loi que n'aguere un ſaint zéle a dictée,
Du Ciel en ta faveur y ſemble être aportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſçaura t'environner ;
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colére,
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frere.
Les traits de la vengeance en leurs mains ſuſpendus,
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus ;
Je réponds de ſa vie ainſi que de la tienne,
Zamore, c'eſt de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point inflexible à cette foible voix,
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un pere infortuné demande que tu vives ;
Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours, & des tiens, & du ſang de mon Fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire juſques-là chéririons-nous la vie ?
La racheterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Guſman ?
Et toi plus que ton Fils feras-tu mon Tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître.
Ah ! lorſque de tes jours je me ſuis vû le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix ;
Parle : aurois-tu quitté les Dieux de ton pays ?

ALVARE'S.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
J'aurois prié ce Dieu, ſeul Etre que j'adore,

De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il est, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inoui de trouble & de suplice;
Entre quels attentats faut-il que je choisisse!

à Alzire.

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entr'eux,
Je m'en remets à toi; mon cœur se flate encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sçais trop qu'un pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné.
Je reconnus son Dieu; tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse;
Mais des loix des Chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hipocrite,
Et le Dieu qu'on préfére, & le Dieu que l'on quitte;
C'est mentir au Ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons; mais en mourant sois digne encore de moi:
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse, il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVARE'S.

Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous étoit offerte;
Ecoutez, le tems presse &, ces lugubres cris....

SCENE VI.

ALVARE'S, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMERICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amene à vos yeux votre malheureux Fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.

Du peuple qui l'aimoit une troupe en furie
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son Epouse & de son Meurtrier.

SCENE VII.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, & pressez mon suplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARE'S.

Mon Fils mourant, mon Fils; ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, voir couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens aprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

à Alvarés.

Le Ciel qui veut ma mort, & qui l'a suspendue,
Mon pere, en ce moment m'améne à votre vûe.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous, ... mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire:
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carriére.
J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel venge la Terre, il est juste; & ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frapé.
J'étois maître en ces lieux; seul j'y commande encore,
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis, Superbe ennemi, sois libre & te souvien
Quel fut & le devoir & la mort d'un Chrétien.

à Monteze qui se jette à ses pieds.

Monteze, Américains, qui futes mes victimes,

Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, aprenez à ses Rois
Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des loix.

à Zamore.

Des Dieux que nous servons connois la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARE'S.

Ah, mon Fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au répentir ?

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vêcu que trop infortunée,
Et par mes cruautés & par mon himenée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me hair, gouvernez vos Etats :
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire ;
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

à Alvarés.

Daignez servir de Pere à cet Epoux heureux ;
Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux :
Aux clartés des Chrétiens, si son ame est ouverte ;
Zamore est votre fils, & repare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc ! les vrais Chrétiens auroient tant de vertu !
Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi :
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi ;
Tant de vertu m'accable & son charme m'attire,
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il se jette à ses pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant, je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée
Succombe au répentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs....

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs:
Pour la derniere fois, aprochez-vous, mon pere:
Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous soit chére;
Zamore, sois Chrétien, je suis content; je meurs.

ALVARE'S *à Monteze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs:
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frape & qui pardonne.

F I N.

